

BOOK REVIEWS

É. GUILLON, *Les arrière-pays des cités phéniciennes à l'époque hellénistique (IVe-Ier S. AV.N.É.). Approches historique et spatiale d'une aire géoculturelle*, Roma 2020 («Collezione di Studi Fenici», 50), CNR Edizioni, 251 pp.

Il n'y a pas de doute que la recherche sur les mondes ruraux, sur les paysages phéniciens et puniques d'Occident, ont connu d'excellents résultats depuis au moins une bonne trentaine d'années. Malheureusement il n'en a pas été de même pour l'Orient méditerranéen, et parmi les causes de ce retard il faut sans doute avancer la situation politique de la région. Un travail intense sur le terrain, durant une longue période, est indispensable pour ce genre d'investigation, et cela a rarement été possible sauf dans quelques territoires restreints, pendant des périodes limitées. Et voilà qu'arrive le livre magnifique d'Élodie Guillon, pour nous montrer qu'il est possible de travailler autrement, avec des résultats excellents.

Le travail présenté par É.G. est une œuvre majeure. Non pas en raison de son extension, mais de l'effort fourni, de l'intérêt des propositions, de la qualité du résultat. Le texte est très riche, écrit en un français très agréable à lire, malgré quelques pages difficiles à cause de leur caractère technique, sur lesquelles nous reviendrons. Il se compose d'une introduction et de six chapitres, assez équilibrés avec une extension de 20 à 30 pages chacun, sauf le dernier qui rassemble en 40 pages ce qui est appelé par l'auteur « essai de synthèse », plus une brève et riche conclusion.

Le chapitre 1 est un excellent résumé de l'histoire de la recherche, mais dans ses 23 pages il y a plus que cela. Nous y retrouvons toute l'évolution des études phéniciennes, de S. Bochart à S. Moscati, et surtout les changements conceptuels plus récents quant à la définition même du terme et du territoire. Des remarques pertinentes sont souvent accompagnées de discussions et de points de vue personnels. On en retiendra l'importance accordée au biais de la recherche qui pendant très longtemps s'est centré sur le monde funéraire, sur les nécropoles (mais il fallait bien remplir les vitrines des musées !). Il en a été malheureusement ainsi jusqu'à une date récente, de Cadix à Beyrouth. Un simple exemple d'Ibiza : les fouilles régulières commencèrent en 1907 sur la nécropole urbaine du Puig des Molins et deux sanctuaires ; mais il fallut attendre 1981 pour la première fouille d'une ferme.

Ce chapitre est clos d'une façon très attrayante, avec un excellent commentaire de deux œuvres capitales : *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* de Fernand Braudel, d'abord, qui est depuis bien longtemps le livre de chevet de tout historien qui se penche sur la Méditerranée,¹ *The Corrupting Sea* de Peregrine Horden et Nicholas Purcell (publié en 2000), d'autre part, qui ne semble pas avoir eu encore l'influence qu'il mérite, en dehors du monde anglo-saxon.² C'est pourquoi nous trouvons très intéressantes les appréciations d'É.G. sur un livre complexe qui foisonne d'idées et de données. Le choix

1 Braudel 1949.

2 Horden – Purcell 2000.

porté sur quelques points fondamentaux, comme la *connectivity* ou les *micro-ecologies*, s'avère très juste et les deux idées sont bien employées dans les chapitres suivants.

Le chapitre 2 est très bien développé, et il permet de s'approcher directement du monde rural qui nous intéresse. L'étude d'Arwad, de Tyr et de Sidon et de leurs territoires est d'une grande profondeur, en particulier les pages sur Arwad et sa pérée, pour lesquelles la documentation est bien plus abondante et variée. Les questions soulevées sont nombreuses, il s'agit en général d'une présentation très complète de l'état des connaissances des arrière-pays. Un point suscite particulièrement la curiosité, à propos des hypothèses d'O. Tal (pp. 82-84) : Peut-on parler de Palestine au IV^e siècle et même pendant toute la période hellénistique ? Hormis les quelques occasions où Hérodote fait mention de la Syrie Palestine, la cartographie historique indique toujours Syrie et /ou Phénicie, et ce n'est qu'après Pompée que l'on trouve ce nouveau nom. En tout cas, pour en revenir à Tal, on sera d'accord avec É.G. : les sites bien fouillés de la région montrent une grande quantité de matériel phénicien. Le dossier reste ouvert sur la part des indigènes, qu'il faut mieux identifier.

Les chapitres 3 et 4 sont sans doute plus durs à lire ; on ne s'arrêtera pas sur le modèle choisi et les explications techniques qu'il faut suivre avec attention. É.G. a su assimiler les concepts géographiques tels que réseau, polarisation et bien d'autres, pour les utiliser dans l'interprétation historique. Elle a également appris des méthodes de traitement quantitatifs parfois exotiques (pour nous, archéologues) et elle les applique correctement. Arrêtons-nous un instant sur le choix des descripteurs, question de la plus grande importance. En effet, cette douzaine d'éléments retenus constitue en fait le socle sur lequel reposent les hypothèses postérieures. Comme tout choix, il s'agit d'une question subjective, et je crois que dans ce cas il a été judicieux. À part toutes les structures (fortifications, ports, temples...), le mobilier est fondamental, car il est le plus fréquent sur les sites, en particulier ceux qui ne sont que prospectés. De même, la préférence pour les éléments d'importation semble logique, car ce sont eux qui nous parlent des relations, des routes maritimes, fluviales et terrestres, des goûts, des habitudes culinaires. Nous pourrions nous demander si seules les amphores rhodiennes méritaient l'attention, mais il est vrai qu'elles sont bien identifiables, surtout dans les publications anciennes. Il y a sans doute d'autres amphores importées, mais cet échantillon suffit aux propos de l'auteur. Elle a donc bien fait.

Le chapitre 5 nous offre, comme l'indique l'auteur, « la seconde partie de l'analyse appliquée au corpus documentaire : la modélisation spatiale ». Ainsi la présentation des divers réseaux identifiés, qui sont minutieusement décrits et analysés, permet de constater la structuration du territoire phénicien en trois grandes zones géographiques : nord, centre et sud, plus ou moins dominées par Arwad, Tyr et Dor respectivement, dans lesquelles cinq réseaux hiérarchiques sont identifiés. Il est intéressant de noter que la modélisation des chemins de coût permet de signaler l'existence de trois itinéraires principaux, qui vont du nord au sud et sont parallèles : un littoral, ce qui est prévisible, un autre employant la vallée de la Béquaa, assez logique, et un troisième, plus inattendu, qui contourne l'Anti-Liban. C'est celui-ci qui permet de souligner l'importance des arrière-pays, puisqu'il traverse des zones en principe non contrôlées par les villes principales.

Quant au chapitre 6, il est simplement brillant. C'est un exercice de synthèse impeccable, et l'on retrouve tout ce qui intéresse le lecteur depuis le début. L'image de cette Phénicie rurale commence à être un peu plus claire, et non plus seulement à l'état d'hypothèses. Il y a des villes et des ports, mais beaucoup plus, avec ces réseaux complexes qu'É.G. décrit fort bien. Elle ne renonce pas à voir les défauts, quand les prévisions du modèle choquent avec d'autres données certaines. L'importance attribuée aux échanges entraîne l'adhésion, ainsi que la façon dont l'auteur s'attache à les présenter sous tous les aspects. On évoquera ici le très beau chapitre concernant le commerce dans le livre de Michel Gras, Pierre Rouillard et Javier Teixidor *L'Univers Phénicien*, où sont soigneusement analysés les instruments, le signe, le contenu, la nature et les lieux des échanges, en plus des acteurs, bien sûr.³ Nombreux sont ceux qui ont puisé à cette source, toujours fraîche 25 ans plus tard !

3 Gras – Rouillard – Teixidor 1995.

On s'arrêtera sur un autre point de ce chapitre 6 : la connectivité des Phéniciens ou plutôt de leurs ports. Habitants de la Méditerranée au même titre que les Grecs et les Égyptiens, les Phéniciens du IV^e au I^{er} siècle (comme ceux des siècles antérieurs) eurent une présence réelle non seulement dans leur terre d'origine, ou sur les mers (n'oublions pas l'Atlantique qu'ils ont tant fréquenté, tandis que les Grecs en avaient peur) mais dans tout le Maghreb, la moitié sud de la Péninsule Ibérique, les Baléares, un tiers ou plus de la Sardaigne, l'ouest de la Sicile. Présences au pluriel, parce que différentes dans les modalités régionales mais indubitables et dont l'archéologie est souvent le seul témoin. Nous pouvons essayer d'oublier le cliché des Phéniciens comme étant surtout de grands navigateurs, le fait est, comme le souligne É.G., que « la mer constitue un élément structurant l'espace des cités » et que « la mer polarisait, fortement, l'essentiel des réseaux » à l'époque considérée (p. 168).

Cependant, il ne convient pas de mépriser l'importance des territoires montagneux, qui découle de ce travail. L'arrière-pays de la Phénicie est bel et bien peuplé, et son importance vient non seulement des possibilités de circulation mais de l'existence de vallées riches en terres agricoles et en eau. L'intérêt de cette « archéologie des montagnes » a d'ailleurs été perçu depuis quelques années, et mis en œuvre, par exemple en Europe occidentale.⁴

Les références dans ce travail aux questions culinaires sont brèves mais intéressantes. Il s'agit là d'un sujet non négligeable, dont la recherche récente commence à mesurer les potentialités. À ce propos, on renverra au beau travail de Lorenza Campanella *Il cibo nel mondo fenicio e punico d'Occidente*, publié en 2008, où l'auteur présente les habitudes alimentaires à partir du matériel de Sulkis, en Sardaigne.⁵ Dans le cas présent, il s'agit d'apprécier quelques changements dans les éléments de cuisine qui parleraient de l'introduction de nouveaux mets ou de la façon de les préparer, donc des personnes. L'idée est bonne, et elle a déjà été développée en Occident, en partie dans l'archéologie du genre, avec d'excellents résultats. À suivre donc... Quelques remarques ponctuelles encore : sur la question du passage rapide de contrôle des Phéniciens aux Ituréens dans certaines régions, notamment Kamid-el-Loz et Yanouh, on note pourtant que la culture matérielle ne semble pas changer (pp. 198-199). C'est qu'il ne faut pas oublier la moyenne durée ni le fait que les changements politiques peuvent avoir un reflet dans les sources, mais ne pas correspondre à un changement culturel, encore moins à un changement fulminant. À ce propos, on citera les mots ironiques d'Elizabeth Fentress, parlant du passage des populations Numides de la Tunisie de l'empire de Carthage à celui de Rome au II^e siècle av. J.C. : « only the names of the tax-collectors had changed ».⁶

Les questions vinicoles sont parfois ardues, mais celle posée sur la présence de vin grec à Tell Keisan (p. 205) est simple. Les anciens comme les modernes buvaient ce qui leur plaisait ou ce qu'ils pouvaient se payer, bière ou/et vin. On ne peut affirmer que, dans certains sites, les habitants préféraient le vin de Rhodes, puisque le vin local n'avait pas besoin d'amphores, étant consommé sur place.

Que dire, enfin, de la conclusion, sinon qu'elle est un exercice aussi brillant que le chapitre 6 ? Soulignons que la dichotomie ville-campagne ne sert sûrement pas à expliquer les sociétés dont s'occupe ce livre. Il semblerait pourtant qu'il existe une sorte d'obsession chez les historiens autour de cette distinction, qui a finalement un intérêt relatif dans la très longue durée : les villes n'existent que depuis environ 5000 ans, l'Homo Sapiens quelques milliers de plus, ne parlons pas des Néanderthaliens. Nous songeons à une belle réflexion d'Alfonso Reyes, écrivain et érudit mexicain qui dans ses splendides « Études helléniques » publiées en 1944, constatait : « que las ciudades fueron fundadas algún día y que, después de todo, están en el campo ».⁷

4 Tzortzis – Delestre 2010.

5 Campanella 2008.

6 Fentress 2006, p. 22.

7 Reyes 1944.

Et tout à fait à la fin, dernière page, nous trouvons une référence à Braudel pour chlore. La « longue durée » à nouveau, d'accord, mais les temps plus courts, comme par exemple les quelques siècles que couvre cette excellente recherche, ont la même importance, le même intérêt.

É.G. n'a pas prétendu proposer ici l'étude définitive sur le monde rural de la Phénicie, mais elle a bien posé les bases pour que cette étude existe un jour qui n'est pas trop lointain. Pourtant la situation du Liban depuis longtemps et maintenant de la Syrie n'invite pas à l'optimisme ; nous manquons absolument de fouilles et de prospections. Et voilà pourquoi ce travail est un acquis très important.

Comme le souligne dans la préface Peter van Dommelen, il y a deux raisons qui font que ce livre soit incontournable. D'une part il présente un dossier, une recherche approfondie sur une chronologie et un sujet rarement traités, à savoir le monde rural, l'hinterland de la Phénicie à l'époque hellénistique, adroitement appelée « aire géoculturelle » Et d'autre part, l'application des méthodes modernes d'approche à ces territoires s'accompagne d'un regard (issu d'une vraie connaissance) des données du monde punique de la Méditerranée occidentale et centrale, qui enrichit sans doute l'ensemble. Le tout est réuni dans un livre de 250 pages, clair, précis, innovateur : donc absolument recommandable.

REFERENCES

- Braudel 1949 = F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris 1949 (dernière édition 2017).
- Campanella 2008 = L. Campanella, *Il cibo nel mondo fenicio e punico d'Occidente. Un'indagine sulle abitudini alimentari attraverso l'analisi di un deposito urbano di Sulky in Sardegna*, Pisa-Roma 2008.
- Fentress 2006 = E. Fentress, *Romanizing the Berbers*, in «Past and Present» 190, 2006, pp. 3-33.
- Gras – Rouillard – Teixidor 1995 = M. Gras – P. Rouillard – J. Teixidor, *L'univers phénicien*, Paris 1995.
- Horden – Purcell 2000 = P. Horden – N. Purcell, *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Oxford 2000.
- Reyes 1944 = A. Reyes, *Junta de sombras. Estudios helénicos*, Mexique 1944.
- Tzortzis – Delestre 2010 = S. Tzortzis – X. Delestre (edd.), *Archéologie de la montagne européenne*, Aix-en-Provence 2010.

CARLOS GÓMEZ BELLARD
 Universitat de València
 carlos.gomez-bellard@uv.es